

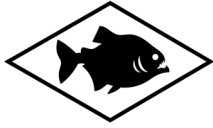


LA FABRIQUE DE GÉANTS DE SA MAJESTÉ

—
THOMAS
MEYER

PIRANHA





LA FABRIQUE DE GÉANTS
DE SA MAJESTÉ

Thomas Meyer

LA FABRIQUE DE GÉANTS DE SA MAJESTÉ

—

traduit de l'allemand (Suisse) par Nelly Lemaire

PIRANHA

Ouvrage traduit avec le soutien de
Pro Helvetia,
Fondation suisse pour la culture.

fondation suisse pour la culture

prohelvetia

www.piranha.fr

Les termes en italique suivis d'un astérisque
sont en français dans le texte original.

Édition originale:
Rechnung über meine Dukaten

Copyright © 2014 by Salis Verlag AG, Zürich

© Piranha 2016,
pour la traduction française

*À mon père qui a fini par se faire à l'idée
que je n'avais rien appris de correct.*

LE PREMIER CHAPITRE

Dans lequel le roi envisage joyeusement
l'arrivée d'un nouveau géant



Frédéric-Guillaume I^{er}, vingt-sept ans, roi en Prusse et margrave de Brandebourg, grand chambellan et prince-électeur du Saint Empire romain germanique, était assis dans son lit dans le château de Potsdam et se réjouissait.

Pour cet après-midi, on lui avait annoncé l'arrivée d'un nouveau géant : un Saxon de la région de Wittenberg.

En fait, Wittenberg ne se trouvait pas loin, réfléchissait le roi, à deux ou trois jours de voyage. Comment ses gens avaient-ils pu aussi longtemps ne pas voir ce géant ? Ne les payait-il pas assez pour trouver tous les hommes grands de ce monde et les lui amener ? Après tout, ce qu'il recherchait n'était pas des souris qui peuvent s'échapper par n'importe quel trou... Ce qu'il recherchait, lui, c'était des géants. Et cela depuis un bon moment déjà.

Il sentait la colère le gagner et avec elle la question de savoir sur qui la décharger. Mais la perspective de bientôt recevoir un nouveau grand gaillard chassa aussitôt ces sombres sentiments, et son visage rond s'éclaira d'un sourire.

Il repoussa la couverture, descendit de son lit, alla vers le bassin empli d'eau de puits glacée, retira sa chemise, s'aspergea le visage, les bras et la poitrine, prit dans un porte-savon émaillé une boule de savon vénitien parfumé à l'huile de lys, d'ambre et de civette, et se lava avec minutie.

Son valet du corps, Eversmann, qui avait attendu à distance convenable, s'approcha sur un signe de lui et lui tendit une serviette de fin coton blanchi. Frédéric-Guillaume la prit, s'essuya et revêtit l'une après l'autre toutes les pièces de son uniforme. Il laissa là son justaucorps : le travail de bureau par lequel il avait coutume de commencer la journée, il l'accomplissait en gilet et en chemise sur

les manches de laquelle il passait des manchettes en toile de lin. Il les avait spécialement inventées après avoir dû faire jeter plusieurs chemises tachées d'encre. Pour finir, il enfila un tablier blanc afin d'encore mieux protéger ses habits.

Naturellement, Frédéric-Guillaume aurait pu s'offrir chaque jour une centaine de nouvelles chemises. Il était le roi. Mais son père, Frédéric I^{er}, avait montré de façon impressionnante à quoi menaient de telles pensées en laissant à son fils des dettes à hauteur de vingt millions de thalers, dettes accumulées par l'entretien de vingt-quatre châteaux où se donnaient continuellement des opéras, des bals masqués, des ballets et des concertos et où s'affairaient une multitude de valets, de pages, de laquais et de chambellans... bref, par une représentation certes courante, mais également ruineuse. De sorte que Frédéric-Guillaume, à peine devenu roi, avait vendu tous les châteaux sauf six, frappé monnaie avec toute l'argenterie et restreint de façon drastique le budget de la cour. Il régnait comme il avait toujours vécu : de façon extrêmement économe. Toutefois, non pas en vertu de la raison ni même au profit du peuple, mais seulement par amour de la chose militaire. À laquelle il attribuait l'ensemble des moyens ainsi dégagés.

En sifflotant un petit air guilleret, le roi foula les lattes grinçantes du parquet pour se rendre dans son bureau d'où – Eversmann avait aussi veillé à cela – provenait une bonne odeur de café.

– Bonjour, Votre Majesté Royale, le salua l'Honorable Bogislaw von Creutz, son secrétaire particulier, prêt à lui exposer les affaires du jour. Alors que, pour le roi, il n'y avait aujourd'hui qu'une seule affaire du jour.

– Bonjour, Creutz. Dites-moi, de quelle taille est en fait ce Saxon que Schmidt va nous amener aujourd'hui ?

– Il est très grand, Votre Majesté, répondit Creutz, lui-même homme de haute taille, ce qui l'avait déjà conduit au service de Frédéric-Guillaume alors que celui-ci n'était encore que Cronprinz.

– Mais grand comment ? demanda le roi, tout excité, en prenant la tasse de café pour en avaler vite une gorgée. Plus grand que le nouveau Vénitien ?

Le Vénitien Bernardo Petroni était extrêmement grand : six pieds, sept pouces et un trait. Cela avait été mesuré avec exactitude,

à plusieurs reprises, parfois aussi en pleine nuit parce que le roi se réveillait en sursaut et voulait en avoir la certitude.

– Possiblement, Majesté, répondit Creutz, qui avait en tête aussi bien les remarquables mensurations des soldats du Bataillon rouge de la garde des grenadiers que les finances de l'État. D'après les dernières informations de Schmidt, il s'agit d'un homme d'environ sept pieds.

– Un Sept-pieds ! s'écria Frédéric-Guillaume en écarquillant ses yeux bleu clair.

– Plus ou moins, Votre Majesté. D'à peu près sept pieds, d'après Schmidt, dit Creutz pour tempérer.

– D'environ sept pieds, murmura Frédéric-Guillaume, perdu dans ses pensées.

Puis il posa la tasse et alla vers la fenêtre derrière laquelle le vingt et un avril mille sept cent seize hésitait entre orage ou soleil.

Creutz fit bruire discrètement ses papiers pour activer la discussion.

Frédéric-Guillaume se tourna vers lui et demanda anxieusement :

– Mais... Est-ce bien sûr aussi ? Environ sept pieds rhénans ?

– Jusqu'à présent, Schmidt ne nous a déçus qu'une seule fois et Votre Majesté se rappelle sans doute ce que cela lui a rapporté, répondit Creutz.

Frédéric-Guillaume acquiesça en souriant. Il se souvenait parfaitement que sa canne de bambou s'était abattue encore et encore sur le fournisseur de la cour après qu'on eut découvert que le géant qu'il avait capturé avec ses acolytes faisait cinq bons pouces de moins que ce qu'il avait annoncé.

À la suite de quoi, on n'avait plus jamais trouvé à redire concernant la fiabilité des évaluations de Schmidt.

L'AUTRE CHAPITRE

Dans lequel un jeune paysan saxon voyage contre son gré en Prusse



Gerlach avait ouï parler des commandos qui sillonnaient régulièrement les pays étrangers voisins à la recherche d'hommes grands pour le compte du roi de Prusse.

Ici aussi, dans la principauté alliée de Saxe, il se racontait qu'on était déjà venu prendre des gens dans les calèches ou les tavernes, et chaque fois que Gerlach partait avec son père à Wittenberg pour porter le blé au moulin, les gens lui avaient crié en riant: «Prends garde! Le roi de Prusse aime les grands gaillards comme toi!»

Mais quand le grand enfant était devenu un vrai géant qui, en position assise, dépassait plus d'un homme debout, ils n'avaient plus ri mais l'avaient regardé comme un malade susceptible de passer de vie à trépas d'une seconde à l'autre.

En revanche, le propriétaire terrien auquel les parents de Gerlach étaient obligés comme métayers avait un jour exigé d'eux des redevances plus élevées car, avait-il dit en pointant un doigt jovial sur Gerlach, le rendement est double là où quelqu'un travaille avec la force de deux hommes.

Gerlach avait atteint quinze, seize, puis dix-sept ans, était devenu de plus en plus grand et large d'épaules, et rien n'était arrivé. Personne ne l'avait tiré du champ ou arraché de la voiture, et ses parents, qui avaient encore trois filles, toutes parties comme servantes dans des fermes étrangères, s'étaient finalement demandé s'il y avait du vrai dans ces histoires prétendant que le roi collectait des géants pour son armée.

Mais maintenant que Gerlach se trouvait assis, les mains liées, sur la selle d'un holsteiner pommelé, en route vers le nord

et les collines du Fläming qui marquaient la frontière entre la Saxe et la Prusse, il ne doutait plus des efforts entrepris par Frédéric-Guillaume.

Et s'il devait lui rester encore quelques doutes, les bandits de Schmidt qui lui étaient tombés brutalement dessus une heure auparavant, en pleine traite, les lui chassèrent définitivement.

– Réjouis-toi des exercices à venir, géant ! cria l'un des sept brigands.

Il avait une voix remarquablement haut perchée.

– Et du châtiment des baguettes, railla un autre à côté de lui en débouchant sa gourde.

Loin devant sur la route, seul témoignage d'une activité humaine dans cet environnement de forêts, de collines, de prairies, de haies et de rivières, un cavalier s'approchait au léger galop.

– Un mot de travers et ça ira mal pour toi, dit Schmidt, un homme svelte aux cheveux noirs frisés, dont les yeux d'un brun trouble avaient une expression moqueuse.

Il avait déjà fait valoir à Gerlach qu'une tentative d'évasion l'obligerait à l'usage du pistolet de cavalerie qu'il portait à la ceinture. Il s'en garderait bien, évidemment. Le géant valait beaucoup d'argent. Mais la menace de mort ne manquait jamais de produire son effet.

Le cavalier, un homme âgé à la barbe blanche flottante, passa près d'eux, deux doigts nonchalamment portés à son chapeau. Gerlach ne leva pas les yeux.

– C'est bien, le loua Schmidt quand le bruit des sabots s'éteignit derrière eux.

– Vous n'avez pas le droit de m'enlever, s'emporta Gerlach.

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait depuis qu'il se trouvait à la merci de Schmidt et de ses brigands, exception faite des jurons d'effroi qui avaient accompagné sa capture.

– C'est vrai, confirma Schmidt, mais nous le faisons tout de même.

– Vous êtes des bandits ! s'écria Gerlach en tirant vainement sur ses liens, incapable de défaire ces nœuds savants quand bien même on le laisserait s'y essayer.

– C'est vrai aussi, dit Schmidt, et même des professionnels.

Les hommes rient.

– Des rustres qui ne se lavent pas et qui sont prêts à tout pour quelques thalers ! ajouta joyeusement celui à la voix aiguë.

– Mes gaillards, je vous tordrai le cou à tous, cria Gerlach.

Ils se remirent tous à rire.

– Mais là, c'est faux, répliqua Schmidt paternellement en sortant de sa poche un croûton de pain. Tu porteras un uniforme dès demain et tu serviras le roi de Prusse.

– Jamais !

– Mais si, assurément. Tous ceux que nous lui amenons le font. Quant aux autres, eh bien..., dit Schmidt en mordant dans son pain, ils sont morts.

– Rompus sur la roue, dit le brigand à côté de Gerlach avec désinvolture.

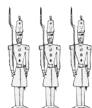
– Pendus bien avant le petit-déjeuner, dit celui devant lui en se retournant et en crachant.

– Eh bien, mon cher ami, dit Schmidt, la bouche pleine, je ne sais pas comment tu vois les choses... Mais à moi, ta situation me fait plutôt l'effet d'être sans issue.

Gerlach dut lui donner raison.

LE TROISIÈME CHAPITRE

Dans lequel les habitants de Potsdam fuient leur roi



– Qu’en pensez-vous, Creutz, demanda Frédéric-Guillaume d’un air faussement chagrin, tout en aiguisant sa plume d’oie, allons-nous de nouveau recevoir du courrier de l’Électorat de Saxe ?

Le roi recevait régulièrement du courrier de la principauté de Saxe. Mais aussi de la Hesse, du Hanovre, du Mecklembourg et de la Silésie.

C’étaient des requêtes le priant de cesser les enlèvements d’hommes de haute taille au cas où, ce que l’on n’espérait pas et que l’on ne croyait d’ailleurs pas, ils relèveraient réellement de la responsabilité de Frédéric-Guillaume, Sa Très Vénérée, Très Gracieuse, Insurpassable Altesse Sérénissime de Prusse.

Ce furent ensuite des demandes pressantes et finalement des menaces de guerre, ce que Frédéric-Guillaume considérait à chaque fois comme une insulte à sa personne.

– Bien possible, Votre Majesté, dit Creutz.

Il devait chaque fois donner lecture des lettres à la tabagie où le roi et ses hôtes riaient de bon cœur des écrits de ses collègues et rivalisaient de répliques spirituelles. De sorte que Frédéric-Guillaume se réjouissait par avance de l’arrivée d’un nouveau courrier.

Dans l’espoir qu’il fût déjà possiblement arrivé, il montra les documents que Creutz avait posés sur le bureau, et plus précisément une enveloppe, et il demanda avec un petit mouvement du menton :

– Qu’avez-vous donc apporté là ?

– Un écrit du professeur von Gundling, Votre Majesté.

– Que Nous veut ce chieur d’encre ? demanda le roi.

Creutz rompit le sceau, déplia la missive et lut.

– Il requiert de rouvrir l'Académie militaire de Berlin et de lui confier de nouveau la charge de président, dit-il finalement en repliant la lettre.

– Mais n'est-il pourtant pas présentement en déplacement en Poméranie en tant que contrôleur du pays ?

– Il n'y est plus. Il est rentré la semaine dernière.

– Et il n'a pas envoyé de rapport ?

– Non, Votre Majesté.

Le roi réfléchit.

– Répondez-lui que Nous accédons à son désir, dit-il ensuite en passant à la forme plurielle comme à chaque fois qu'il s'exprimait à titre officiel.

– Majesté ?

– Allez, faites donc ! Dites-le-lui et mandez-le ici pour après-demain !

– Naturellement, Votre Majesté.

– Alors, Nous allons maintenant faire le tour de Nos troupes.

– Oui, Votre Majesté.

Frédéric-Guillaume partit dans ses appartements, se lava les mains, retira ses manchettes et troqua son tablier contre son justaucorps bleu d'officier, taillé dans la meilleure étoffe, après que Eversmann eut noué une écharpe noir et argent autour de son corps replet. Puis il posa sur ses courts cheveux blond roux la petite perruque poudrée de frais à l'aube par son valet de chambre, avec la queue noire de cheveux de femme enveloppée de taffetas, et par-dessus encore, son tricorne d'officier orné d'une tresse dorée.

Devant le grand miroir ovale auquel il jeta un coup d'œil pour vérifier sa tenue, il constata de nouveau qu'il avait toujours sa tendre peau blanche qui, malgré tous les bains de soleil, ne voulait pas prendre un aspect plus soldatesque. Il ressemblait encore à un Französling poudré.

Mais il ne s'en laissa pas troubler pour l'instant. Car aujourd'hui, un nouveau géant allait arriver, d'à peu près sept pieds de haut, sept pieds ! Une rareté, non détectée pendant des années, qui allait maintenant entrer à l'honorable service de l'armée prussienne.

Et comme si le ciel voulait lui aussi en témoigner sa joie, le soleil perçait à présent les nuages et répandait sa lumière sur Potsdam.

Après que le roi eut passé en revue les grenadiers alignés, rituel lors duquel il vérifiait habituellement aussi la propreté de leurs mains et de leur cou, leur demandait leur âge, depuis combien de temps ils servaient et s'ils étaient satisfaits de la solde et du pain qu'ils recevaient, il instruisit les hommes deux heures durant aux six temps réguliers nécessaires pour introduire la baguette dans le canon du fusil et la ressortir ensuite.

Puis il retourna au château, se lava les mains, enfila ses bottes de vénerie et, après s'être à nouveau lavé les mains, il entreprit sa sortie à cheval matinale en compagnie d'un aide de camp.

Tandis que leurs chevaux trottaient paisiblement côte à côte en agitant de temps à autre une oreille, Frédéric-Guillaume constata que Potsdam s'était considérablement transformé depuis qu'il était entré trois ans auparavant à la tête de son bataillon de garde dans ce petit village de pêcheurs au bord de la Havel et qu'il avait pris ses quartiers dans le château. Les six cent quarante géants du bataillon étaient maintenant logés dans les maisons à colombage des bourgeois dont la position ou la fortune ne suffisait pas à les exempter de cette disposition.

Aussitôt après, le roi avait commencé à faire de Potsdam une ville de garnison. Il fit abattre les plus anciennes maisons à toit de chaume et les fit reconstruire, sans oublier de mettre partout en place des lampadaires à huile qui avaient été démontés à Berlin. Et parce qu'il voulait avoir une place d'armes devant le château, il donna l'ordre d'aplanir le jardin d'agrément que son grand-père, Frédéric-Guillaume de Brandebourg, y avait autrefois aménagé en pensant pouvoir rivaliser avec le jardin de Versailles. Les bosquets et les parterres de broderie furent arrachés, les statues fondues et coulées en canons.

Le roi et son aide de camp passèrent devant l'un des nombreux chantiers où l'on tapait au marteau et sciait, mastiquait à la spatule et polissait, jurait et se racontait des histoires grivoises, alors que devant la fabrique de rubans en face, on chargeait dans une voiture des caisses pleines de rubans à queue pour l'armée. Visiblement, Potsdam allait de l'avant.

Pourtant quelque chose chagrinait Frédéric-Guillaume.

Il lui semblait que les gens l'évitaient.

Certains, venant à sa rencontre, disparaissaient soudain dans les rues adjacentes.

D'autres faisaient aussitôt demi-tour.

D'autres encore se hâtaient vers une taverne.

Et cet enfant pleurant là-bas... ne le montrait-il pas du doigt ?

Quand pour finir, un petit vieux tout de guingois passa par-là en traînant les pieds et qu'à la vue du roi à cheval il reprit soudain vie et bondit dans la ruelle suivante, Frédéric-Guillaume voulut en avoir le cœur net.

– Ramenez-moi celui-là, dit-il à son aide de camp.

Ce dernier acquiesça, éperonna sa monture, tourna le coin à bride abattue et revint aussitôt, tenant du haut de son cheval le plat de son sabre dans le dos du vieil homme et en le poussant ainsi devant lui.

– Pourquoi s'est-il enfui en Nous voyant ? lui demanda le roi après avoir mis pied à terre.

Le petit homme avait retiré son chapeau et fixait le sol jonché d'excréments, de déchets de cuisine et autres saletés. Il se tenait là, si voûté qu'on eût dit qu'il n'allait pas tarder à se pencher complètement pour ramasser dans la boue quelque chose d'écœurant.

– Qu'il me donne réponse ! tonna Frédéric-Guillaume.

– Parce que... j'ai peur, Votre Royale Majesté, murmura le petit homme en s'accrochant à son chapeau.

– Peur ? Mais... pourquoi ?

Le roi était sincèrement intéressé. Mais le petit homme ne lui donna plus de réponse. Il se tenait simplement courbé là en tremblant.

Pendant un moment rien ne se passa.

Puis le roi s'écria :

– Il ne doit pas Nous craindre ! Il doit Nous aimer !

Le petit homme ne donna pas l'impression de pouvoir trouver le moyen d'obtempérer aussi vite ; il se voûta encore plus et ressemblait maintenant à une table pourrie.

– *Sapperment !* Qu'il dise quelque chose ! rugit le roi à son adresse.

Le petit homme se figea alors complètement ; il ne tremblait même plus.

Le roi leva la badine qu'il avait dans sa poche de selle et commença à frapper le vieil homme ; celui-ci cria mais resta debout

en position voûtée, et le roi fit pleuvoir les coups sur son petit dos, hurlant qu'il voulait être aimé, pas crain, qu'il n'y avait aucune raison pour cela ! Aucune !

L'aide de camp assistait à la scène tout à fait tranquillement depuis son cheval, la main gauche nonchalamment posée sur la cuisse.

À la fin, le petit homme avait le dos en feu et le roi ne sentait plus son bras.

– Votre Royale Majesté, je Vous aimerai, oui, je Vous aimerai, dit le petit homme en fixant la poussière à ses pieds.

– Bien, dit le roi.

Être aimé lui était précieux.

Il se remit en selle et, au lieu de poursuivre sa route habituelle, il repartit vers le château. Le nouveau géant l'y attendait peut-être.